

2 Grand entretien

PHOTO: G. GUYON - BDI OLYMPIQUE



Éditorial

Léo FAURE
leo_faure@midi-olympique.fr

Urios, Mola et les bons mots

Un mec de la rédaction s'agace un poil, le week-end dernier. « Alors, on la met où dans le journal, cette semaine, la photo de Christophe Urios ? » Étrange question. Et puis, après tout, il y avait effectivement dans le journal un sujet qui traitait de la dernière ligne de force du coach bordelais, expert en communication. Désolé, cher collègue : pour illustrer un papier sur Christophe Urios, on va étonnamment mettre une photo de... Christophe Urios.

Le Bordelais est ce qu'on appelle, dans le jargon, un bon client. Il maîtrise comme peu de personnes les mécaniques de la communication, ajoute la mimique au verbe et sait taper parfois juste et fort, parfois juste et dosé. Mais toujours juste.

Cette semaine, vous remarquerez qu'il n'y a pas de photo de Christophe Urios dans le journal. Pourtant, il y aurait eu matière à. En conférence de presse, mardi, le coach des Girondins a encore été excellent. Au sujet des Toulousains, qu'ils disaient « pas imbattables » trois jours plus tôt, il confirme toujours être à la recherche de la clé. Mais s'en rapprocher. Avec une métaphore téléphonique aux oignons : « C'est comme quand vous perdez votre téléphone, vous le faites sonner, vous l'entendez mais vous ne savez pas trop où il est. On est un peu là, aujourd'hui. » Tout est dit, en peu de mots. Le véritable talent des orateurs qui en ont (du talent) : toujours justes, efficaces, jamais expansifs.

Il en est ensuite venu au sujet de son homologue toulousain, Ugo Mola, avec lequel il entretient une relation où le terme de « rivalité » est franchement euphémique. Rien ne semblait les rapprocher, a priori. Leur destin croisé à Castres a fait le reste de la déstabilisation.

Les deux hommes sont antagoniques en tout. Urios est un terrien, ancré dans une ruralité que beaucoup revendiquent sans rien y comprendre. Lui est de là, vraiment de là. Un tonnon flingueur, souriant qui tombe, voix rauque, col relevé et saillie incisive à la Lino Ventura.

Ugo Mola serait plutôt « Bebel » Belmondo, belle gueule et belle gouaille. Dans un registre exactement opposé, il est aussi un bon client. Justement parce qu'il comprend autant les dessins de communication, qu'il atteint par d'autres chemins. Plus citadin, pas moins subtil et pertinent. Tête haute, chemise blanche portée ajustée, phrase affirmée. Moins théâtral, tout aussi glaçant.

De tout ça naît une belle rivalité. C'est excessif, pour un sujet sportif ? C'est surtout une drôle d'aubaine. Le sport ne vibre que par ses rivalités de légende. Mohamed Ali et Joe Frazier, Ayrton Senna et Alain Prost, Ivan Lendl et John McEnroe. Interdiction formelle d'être neutre. Il fallait choisir son camp.

À leur (plus) petite échelle, Mola et Urios empruntent à ces schémas. S'ils s'opposent, c'est que tous les oppose. S'ils s'opposent, c'est aussi que les deux gagnent, avec des recettes diamétralement opposées.

Les deux derniers entraîneurs champions de France se retrouvent, samedi, pour une quatrième confrontation directe cette saison. La plus importante. En choisir un ? Ce n'est ni le lieu, ni le débat. De notre siège d'observateur, que le meilleur gagne. Et vivement le prochain épisode.

XAVIER GARBAJOSA À L'AUBE DE CES DEMI-FINALES DE TOP 14, L'ANCIEN MANAGER DE MONTPELLIER, ÉVINCÉ JUSTE APRÈS LES FÊTES DE FIN D'ANNÉE, A ACCEPTÉ DE S'EXPRIMER SUR CETTE PÉRIODE DOULOUREUSE ET DE PORTER SON CEIL DE TECHNICIEN AVISÉ SUR LES ENJEUX DE CE DERNIER CARRÉ. C'EST DE CHEZ LUI, DANS SON PETIT VILLAGE DE L'ILE DE RÉ QU'IL NOUS A REÇUS EN VISIOCONFÉRENCE. SA PASSION SEMBLE INTACTE, SON DÉSIR D'ENTRAÎNER AUSSI ET S'IL A CONSERVÉ SON FRANC-PARLER, IL EST APPARU PLUS APAISÉ, PORTANT UN REGARD SANS CONCESSION SUR LUI-MÊME. « GARBA » EST PRÊT À REBONDIR ET SAVOURE DÉJÀ LES OPPOSITIONS À VENIR CE WEEK-END À LILLE.

« Garba » sort du silence



Pourquoi avoir accepté de prendre la parole aujourd'hui ?

Jusqu'à présent, la situation était compliquée pour moi, aujourd'hui je me sens plus libre de parler. J'ai vécu des moments difficiles mais qui m'ont sûrement été bénéfiques. J'ai fait tout un travail d'introspection pour comprendre ce qu'il m'arrivait. J'avais envie de savoir ce qui n'avait pas marché, ce que j'aurais pu améliorer, ce que je n'aurais pas dû faire et d'entendre les critiques. Parce que si demain, j'ai la chance que quelqu'un me refasse confiance, je ne veux plus revivre ça. Mais, durant ce temps, pour tout vous dire, regarder des matchs de rugby, ce n'était même pas possible.

À ce point ?

C'est la première fois que je suis remercié d'un poste d'entraînement. Émotionnellement, c'est dur. Violent. Je suis passé par plusieurs phases : un peu de frustration, de la colère, de l'incompréhension. Je suis resté seul, c'est le plus dur. J'ai beaucoup culpabilisé, jusqu'à l'autoflagellation. Je m'en suis voulu d'avoir manqué de clairvoyance, de ne pas avoir su changer mes orientations par rapport à mes convictions. Je me suis donc posé la question de la légitimité, de mes compétences.

Et puis ?

J'ai compris que ce n'est pas parce qu'on s'investit corps et âme, qu'on a une force de travail très importante que la réussite est au rendez-vous. Ce projet montpellierain, c'était mon premier à un poste de manager. Je savais que j'aurais à affronter des difficultés dans ce projet, c'est ce qui fait le sel de ces aventures-là. Mais j'ai peut-être manqué de patience et d'écoute. Je me suis renfermé sur moi-même. Je suis tombé dans une spirale qui m'a tiré vers le bas. J'essayais de me rassurer en partant au stade plus tôt le matin, en rentrant plus tard le soir. Mais j'ai perdu en lucidité. Je connais mes défauts et mes limites, j'ai dû faire parfois ma gueule de con. Avec mon côté excessif, parce que je pense l'être et ce n'est jamais très bon, dans mes convictions sur le jeu qui m'ont été inculquées dans un club qui est différent des autres,

j'ai compris que tout n'était pas transposable. Je dois trouver le juste milieu pour ne pas me renier et adapter mon projet à mon environnement. Je crois être sur le bon chemin.

Guy Novès nous confiait dernièrement que ce poste de manager était peut-être arrivé un peu tôt pour vous. Vous partagez ?

Il faut savoir reconnaître ses erreurs. Guy m'avait déconseillé d'accepter ce projet. Il avait raison. Je n'étais pas prêt pour un tel poste à ce moment-là.

Ugo Mola, avant de connaître la réussite qui est la sienne au Stade toulousain, s'est construit parfois dans la difficulté à Albi, à Castres ou encore à Brive. N'avez-vous pas besoin aussi d'un tel parcours ?

Vous parlez d'Ugo (Mola) mais d'autres managers sont passés par là. J'en ai discuté avec Christophe Urios. Ses premières années à Bourgoin n'ont pas été simples. Ces mauvaises expériences font mal mais sont enrichissantes. Elles remettent tout en question : l'homme que tu es, tes croyances, tes convictions. Mais effectivement, quand je vois la carrière d'Ugo, il a su se construire de cette façon. Et aujourd'hui, il dirige un club qui est sa maison. Son message est facilité. Ses joueurs sont convaincus de ce qu'il dit, de ce qu'il leur demande. Moi, je n'ai pas été assez convaincant à Montpellier, j'ai peut-être voulu aller trop vite.

À la Rochelle, la méthode avait pourtant fonctionné...

C'est vrai mais nous avions eu plus de temps. Le club arrivait de Pro D2, avec des jeunes joueurs qui n'avaient pas connu le haut niveau. L'écoute et la confiance étaient là. À Montpellier, les mecs avaient déjà de la bouteille, avaient goûté à plusieurs projets. J'ai sans doute été trop utopiste et je n'ai pas su m'adapter. Mais j'étais persuadé de réussir.

Pour réussir, ne pensez-vous pas qu'il sera nécessaire de couper le cordon avec votre fidélité et votre attachement à la philosophie toulou-

« Les Racingmen auront des solutions en demi-siècle font jeu égal avec la puissance des Rochelais. »



saine ?

C'est comme avec les parents, il faut savoir couper le cordon pour s'émanciper (rires). Ugo (Moga) s'est fait le cuir ailleurs et aujourd'hui il est en pleine réussite. Certes, il a sous la main une superbe génération mais sa philosophie colle parfaitement à l'identité du club. Et c'est plus facile. Jamais ses joueurs ne se posent la question de savoir s'il a raison ou pas.

Certains vous surnomment « Mini-Novès ». Pensez-vous parfois avoir été cassant dans votre management ?

C'est possible ! Peut-être ai-je été un peu trop dans la défiance vis-à-vis des joueurs ? Si vous en branchez certains, ça les excite. D'autres, ça peut les tuer. Mais j'ai été éduqué ainsi. Au Stade toulousain, tout est une compétition, tous les entraînements sont à 100 %. Une sortie vélo durant un stage, faut se battre et balancer l'autre dans le ravin pour finir premier. Un match de ping-pong perdu, c'est une raquette cassée. Une belote perdue, ce sont les cartes qui volent. Mais aujourd'hui, il y a sûrement des étapes à mettre en place avant d'en arriver là, ce que je n'ai pas fait. Cette leçon, je l'ai retenue. Et j'avance.

Parlons de ces demi-finales. Votre ancien club le Stade rochelais a-t-il beaucoup évolué depuis votre départ ?

Sur le plan offensif, je vois encore les mêmes préceptes autour du déplacement du ballon et du jeu debout. Il y a un peu plus d'occupation sur les sorties de camp, avec des schémas un peu plus propres. Surtout, il y a eu un recrutement qui a apporté une plus-value considérable, aussi bien en termes d'expérience que de puissance. Skelton, ce n'est pas anodin. Et je sens bien, dans la philosophie de Jono (Gibbes) et Ronan (O'Gara), cette volonté d'être dominant dans le combat de devant. Mais dès que le jeu s'accélère, avec des garçons comme West, Kerr-Barlow, Doumyrou, cette équipe a de belles capacités.

Y a-t-il encore un peu de Garbajosa dans le jeu rochelais ?

C'est avant tout l'identité rochelaise, pas la mienne. Quand nous sommes arrivés avec Patrice, j'ai le souvenir d'avoir fait un état des lieux et avoir constaté que, dès l'école de rugby, il y avait cette volonté. Nous n'avons fait que prolonger et développer ce qui existait déjà. Parce que je crois à ce rugby-là. Et c'est celui qui gagné si tout le monde adhère à cette philosophie. Avec La Rochelle, nous avons eu quelques bons résultats : une finale de Challenge Cup, deux demi-finales de Top 14. Mais le but, c'est de franchir ce cap et de gagner des titres. À la fin, notre réflexion avec Patrice, elle était là. Et c'est ce qui manque à ce club à ce jour.

Vous évoquez la puissance rochelaise. Le Racing 92 est-il en mesure de rivaliser dans ce secteur ?

La Rochelle va garder son fonds de commerce avec son axe fort : Antonio-Skelton-Allidrit. Ce sont des performeurs qui permettent à des garçons comme West de mettre de la vitesse dans le jeu. Lors du derby de phase régulière, le Racing a souffert sur les phases de conquête mais vendredi dernier ils ont fait plus que rivaliser. Ils ont trouvé des solutions, avec un ballon rapidement dans les pieds du huit, un ballon vite sorti par le demi de mêlée. Ils ont retrouvé un garçon comme Bird en touche, sur des choses simples mais efficaces. Et sur les ballons portés, pour bien connaître Laurent Travers, je sais qu'il les travaille avec des axes de possession bien spécifiques. Les Racingmen auront des solutions en de-